MARIE BONAPARTE

TOPSY

CHOW-CHOW AU POIL D'OR

DENOËL ET STEELE

PAPETERIE
J. MARTIN & M. DELBERT
75, Bd de la République
AGEN

TOPSY

CHOW-CHOW AU POIL D'OR

DU MÊME AUTEUR :

Le Printemps sur mon jardin. (Flammarion, éditeur, 1924.)

MARIE BONAPARTE

TOPSY

CHOW-CHOW AU POIL D'OR

LES ÉDITIONS
DENOËL ET STEELE
19, rue Amélie, 19
PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage :
cent exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 1 à 100,
et dix exemplaires hors commerce, sur même papier numérotés de I à X.

La planche de la couverture est exécutée
d'après une photographie par l'auteur;
le frontispice, d'après une photographie par Paul-Pierre Maurier.

Copyright by Denoël et Steel 1937.

INTERNATIONAL
PSYCHOANALYTIC
UNIVERSITY BERLIN

PROLOGUE AU PAYS DES CHIENS

J'ai refusé, pendant plus de quinze ans, d'avoir des chiens, malgré le désir qu'en avaient mon mari et ma fille. Peu hygiénique, malpropre, disais-je, est dans une maison la promiscuité avec des animaux domestiques, tant que des enfants sont encore petits. Et puis moi-même, autrefois, avais, enfant déjà grandie puis jeune fille, eu un chien et je l'avais aimé, le drôle de petit fox à poil ras, compagnon de mon adolescence, au point que lorsqu'il était mort, un jour de printemps, dans le Midi, l'éclat du soleil, des fleurs, en avait été assombri pour quelques jours... Alors je me disais auprès de mes enfants grandissants : « Pourquoi ainsi gaspiller son cœur ? N'est-il pas assez de soucis sur terre émanant des humains, des enfants, sans encore s'en créer pour des chiens ? » Et je bannissais de notre maison, malgré les regrets de mon mari et de ma fille, les petits compagnons.

Mais voilà qu'à seize ans ma fille subit une maladie longue, et je n'eus plus le courage de lui refuser ce que depuis si longtemps elle implorait. Et, premier envahisseur, entra dans notre maison le chien de berger anglais, grand ébouriffement de poils gris. Puis deux autres petits chiens blancs.

Et mon mari déclara alors que lui aussi aurait enfin son chien, et il acquit la splendeur fauve d'un chow-chow à la langue noire, aux épais poils d'or. Ainsi Tatoun, descendant des chiens du Tibet et de Chine, et de ceux qu'on mange, dit-on, à Canton, vint hanter, tel un dragon flamboyant d'Extrême-Orient, le perron de notre maison.

On lui donna bientôt une compagne de sa race, et des petits chow-chows, boules de poils d'or, roulèrent en jeux charmants sur le gravier du jardin.

Ainsi Teaupi, dite Topsy, la chienne dont ces humbles pages portent le nom, naquit et grandit dans notre maison.

Le gros chien gris est descendu sous terre et l'un des petits chiens blancs. Et Chiki, la mère chow-chow. Seuls restent, dans notre maison de la ville, Tatoun vieilli et sa fille Topsy, laquelle appartient à ma fille et à moi.

Pendant plus de quatre années, j'ai frôlé, chaque fois où, en sortant et rentrant, je passais sur le perron, les poils d'or des deux chiens-lares. Ils me plaisaient par leur beauté, leur calme hiératique, posés là, pattes noblement étendues, yeux à demi-entr'ouverts, tels de petits lions. Mais Topsy, la jeune femelle, était la plus caressante, et, quand ma fille fut partie pour une assez longue absence, devint ma compagne à moi, peut-être un peu en remplacement de l'absente... Je l'emmenais de plus en plus souvent, de Paris, au grand jardin où je suis née, là-bas, sur la colline, par delà le bois et le fleuve, à Saint-Cloud.

Et une sorte d'intimité grandissait ainsi entre elle et moi. Cependant, quand je partais en voyage, je l'aurais trouvée encombrante et c'était sans regret que je la quittais pour des semaines, parfois des mois.

Mais voilà qu'un hiver où j'étais moi-même malade, un matin, le jeune et doux serviteur qui la peigne et la soigne me fit palper sous sa lèvre, à droite, une petite grosseur. On mena Topsy au vétérinaire ; il l'opéra ; très sage elle se laissa faire, elle qui autrefois, avec le caractère entier et farouche de sa race, ne permettait pas qu'il l'approchât. La petite pièce, dans un flacon de formol, me fut remise, en vue d'un examen histologique, car on pouvait craindre, disait l'opérateur, peut-être, peut-être seulement, d'ailleurs, une tumeur maligne...

L'un de mes amis, médecin et biologiste, se chargea des coupes. La réponse histologique certaine devait quelque peu tarder à venir. Mais en l'attendant, dans mon cœur de femme justement cette année-là plus que d'autres isolé, un attachement passionné se déclara tout à coup pour Topsy, la petite compagne à la grâce, pour moi jusqu'alors, simplement légère. Parce que peut-être elle allait m'être enlevée, parce que je sentais, sans vouloir pourtant y croire, sa vie, la Vie, en elle, menacée, je me mis à l'aimer d'une façon violente, étrange, et à redouter sa mort peut-être proche comme l'un des plus grands malheurs...

TOPSY MALADE

LE VERDICT

Le verdict de Topsy a été rendu : sous sa lèvre qui recommence à gonfler, elle a un lympho-sarcome, une tumeur qui va croître, grossir, s'étendre ailleurs, s'ulcérer, l'étouffer, la vouer à la plus atroce des morts en quelques mois.

PITIÉ DE TOPSY

Elle me regarde avec des yeux noyés d'amour. Quand elle était toute petite, une toute petite boule de poils d'or, c'était dans ce même jardin de la ville qu'elle s'ébattait, mordillant ses frères et sœurs, et les mamelles de sa mère.

Elle me regarde avec des yeux noyés d'amour. Quels souvenirs de paysages habitent sous ces orbites ? Les neiges de Suisse où tout un hiver elle se roula, la neige fraîche qui rappelle aux chiens de la Chine du Nord et du Tibet l'air atavique ? Ou bien l'ombre diaprée de soleil de mon autre jardin, le grand jardin de Saint-Cloud, univers-paradis des chiens, où les souris courent sous le lierre, entre les troncs, les souris que, d'un croc solide, on transforme en un petit jouet docile ? Là aussi, traversant l'ombre et la lumière des sous-bois, parfois un écureuil ou un chat éveille les instincts de chasse archaïques. Alors, longuement, au pied de l'arbre sur lequel la proie se réfugie, les aboiements du chien au museau levé retentissent.

Elle me regarde avec des yeux noyés d'amour. Mes yeux à moi se noient de larmes. Car bientôt sans doute les souris, l'écureuil, les chats, pourront en paix là-bas s'ébattre. Et ils le peuvent déjà ! Car je n'ose plus mener Topsy à Saint-Cloud. La tumeur de sa lèvre, qui a monté et gagné l'inté-

rieur de sa narine droite, de jour en jour plus déformée, plus obstruée, fait qu'elle ne peut plus courir dans les sentiers ou l'herbe sans s'arrêter pour éternuer et éternuer, longuement, d'une façon qui semble un glas de mort...

Hélas, la petite Topsy, faudra-t-il bientôt la descendre dans la terre du jardin qu'elle aimait tant pour qu'elle y dorme, enveloppée, roulée, dans le linceul de ses poils d'or ?

L'APPEL AU DIEU

Il est quelque part dans Paris une vaste maison où des appareils d'allure démoniaque, dans la pénombre de chambres blindées, luisent de tous leurs aciers. Des rayons mystérieux en émanent qui guérissent, parfois, les pauvres hommes atteints du plus affreux des maux... Pourquoi n'ai-je pas déjà fait appel pour Topsy au dieu qui règne sur ces domaines ? Si Topsy était un être humain, je serais déjà allée vers lui. Mais j'ai hésité, malgré l'amitié qu'il me porte, à le déranger, parce que Topsy n'est qu'un pauvre chien...

Pourtant la vie, la vie auguste, habite aussi ses humbles flancs. Pourquoi cette différence, que moi-même semble accepter, entre un chien et un humain ? Topsy, si on peut la guérir, a droit comme moi à la vie...

J'ai enfin osé mener Topsy au dieu des Rayons. Il a déclaré qu'on pouvait essayer de la guérir.

TOPSY SOUS LES RAYONS MAGIQUES

Elle s'est laissée, sans se débattre, et rien que gémissant un peu, lier sur la planche, pattes étendues, tête encapuchonnée, telle une suppliciée. Une heure durant, les rayons tonitruants ont bombardé sa tête, cependant qu'à côté, moi, j'allais et venais. Peut-être la tumeur est-elle radio-sensible : on le verra d'ici huit jours. Peut-être l'induration du nez de Topsy va-t-elle s'évanouir, fondre.

Mais il y a le reste de son corps ! Si le mal ici ou là renaît, toujours je me dirai que ce fut de ma faute, qu'il fallait mettre toutes les chances avec soi en n'attendant pas un seul jour avant de la mener au dieu des Rayons...

Pendant que le jeune homme au bon cœur qui soigne Topsy la calme de la voix, moi, seule dans la petite pièce voisine, suis saisie d'une autre hantise. Voici douze ans, un autre corps était couché de même sous les rayons : mon père, qu'un mal analogue, bien qu'autre et autrement situé, rongeait... Mais je le savais, en vain les rayons jour après jour le pénétraient ; ils seraient sans durable effet ; le même dieu qui sur eux règne m'avait prévenue...

Et j'entends en pensée, en souvenir, les plaintes déchirantes de mon père, quand le mal inexorable se fut plus loin glissé... La morphine seule, pour quelques heures, lui rendait le repos... Topsy, la simple petite chienne, plus heureuse que celui que tant j'aimais, va-t-elle être sauvée par la magie des rayons ?

TOPSY ET MOI AU JARDIN

Photo Psse Eugénie de Grèce

TOPSY QUI DORT

La tête dorée de Topsy est mise, tous les deux jours, sous les rayons peut-être salvateurs. Entre temps, je l'emmène avec moi, car le mois de mai est beau, à Saint-Cloud, au grand jardin.

Nous voici toutes deux seules sous les ombrages. Pendant qu'à mes pieds, une patte de derrière allongée à la mode des chows, ou bien tout abandonnée sur le côté, elle dort, je la regarde et j'écoute en même temps bruire les feuilles et chanter les oiseaux.

Topsy qui dors, ignorante de la mort, écoute, écoute ! Nous ne sommes pas seules dans le grand jardin ; les oiseaux chantent, des nids sont pleins d'œufs ou de petites têtes pressées, des insectes bourdonnent, des fourmis courent sur le sol. Et des plantes respirent, poussant dans l'air de mai leurs feuilles vertes, et l'herbe de la prairie a grandi, et s'est parsemée de boutons d'or et de pâquerettes. Tout cela vit, Topsy, comme toi, comme moi ; tout cela, après nous, continuera.

Que la tête de Topsy ait été seule à recéler les cellules mortifères, et que les rayons par suite aient pu la guérir, ou bien que plus bas, sous son poil d'or, les cellules mortifères, charriées par son joli sang rouge, se soient greffées dans son poumon respirant, quelle sera après tout la diffé-

rence ? Les chiens vivent dix, douze, quinze ans, et Topsy a déjà cinq ans. Cinq ans de plus ou de moins, neuf peut-être, et le corps de Topsy ira de même, de même, s'étendre à jamais là, dans la terre, sous les herbes parmi lesquelles elle courait.

Et pour moi, le sort est pareil. Dix ans de plus, dix ans de moins : mes cheveux vont grisonnant ; j'ai maintes fois déjà vu revenir la belle saison... Alors, Topsy, qu'un mal analogue au tien, ou quelque autre, demain, ou dans dix ans, m'atteigne, le jardin où j'ai grandi, le jardin où toi tu dormiras, mais d'où moi je serai alors exilée, — puisque les gens, eux, moins favorisés que les chiens, n'ont pas droit à dormir sous terre près de leur maison, — le jardin aux grands acacias, aux larges marronniers, oublieux de toi, de moi, de même, de même, refleurira.

Topsy, nous ne sommes pas seules dans le grand jardin. La vie qui m'anime et t'anime, toi encore, sous tes flancs dorés, n'est pas l'unique ! Il y a les oiseaux, les insectes, les fleurs et même, quand tu leur laisses leur petite vie, sous le lierre, les souris...

TOPSY STÉRILE

On ne sait toujours pas si Topsy va, ou non, guérir. Sa lèvre a dégonflé, mais plus bas, dans son corps, le mal va-t-il renaître ?

Topsy, petite étincelle de vie, pourquoi, tandis que tu l'avais, la vie miraculeuse, pourquoi, chaque fois qu'en tes flancs s'émouvaient les cellules qui transmettent la vie, t'asseyais-tu, obstinée, crocs dressés, repoussant les assauts du mâle ?

Aujourd'hui la maladie est en toi et plus jamais, si tu guéris, je ne reprendrai entre mes bras ta tête et tes flancs pour te persuader de recevoir le mâle. Jamais tu ne connaîtras la douceur, contre tes mamelles, de petites pattes, de petites lèvres avides, et quand tu t'étendras sous la terre du jardin pour y dormir à jamais, au-dessus, parmi les fleurs, les herbes, aucun petit, issu de toi, ne s'ébattra.

Moi, Topsy, de la race humaine, j'ai donné deux rejetons. J'ai passé la vie que je reçus, toi pas.

NOS ANCÊTRES ET NOS DESCENDANTS

Je connais une part de mes ancêtres, mais de deux ou trois côtés, au delà de mes grands-parents, ne sais plus de qui je descends. Je n'en sais, là-dessus, pas beaucoup plus que Topsy.

Topsy, à toi, quels furent tes lointains ancêtres ? Plus haut que tout pedigree, quel jour, sur quel navire, des pirates blancs ont-ils emporté, des rives de Chine, tes aïeux à la langue noire et aux poils dorés ? Et auparavant, quelle fut la vie des ancêtres de ces migrateurs aïeux, des chow-chows roux ou blonds, aux pieds de quels lamas, dans quels couvents de Chine ?

On dit que seuls les chow-chows bleus sont là-bas des chiens nobles aux lamasseries et que les roux restent ceux du pauvre dont ils gardent la maison. Et qu'on les mange, ainsi que les noirs, à Canton, dans des buts magiques. Mais vos ancêtres chassaient-ils le loup et faisaient-ils glisser sur la neige les traîneaux ? Je ne sais.

Je sais seulement que j'aime tes poils blonds et que tu es devenue ma constante compagne à mesure que mes enfants grandis s'absentaient de plus en plus souvent. Car la vie tragique et normale veut que les enfants s'éloignent alors justement que les parents vieillissent. Jeunes, les parents ont leur vie pleine d'autres émois encore que leurs enfants, ce dont

souvent les enfants souffrent en silence. Mais plus tard, quand la vie de nous va se retirant, nos enfants nous rendent plus ou moins la pareille, la vie progressive et jalouse les détournant alors de nous... Ainsi le Temps nous marque qu'il a passé.

Aussi Topsy, à de certains jours, formait avec moi une sorte de couple fermé et unique, notre étroit bonheur enclos par les murs du jardin.

Au loin, les nations pouvaient pousser leurs clameurs menaçantes, les cours des Bourses s'écrouler, tu ne le savais pas. Les journaux posés près de moi, sur la petite table au pied du marronnier, parlaient de tout cela. Mais si moi je les lisais peu, pour toi, ils n'étaient qu'un chiffon que tu ne remarquais même pas.

C'est pourquoi ta présence, dans l'ombre ensoleillée du jardin, était si calme et bienfaisante. Les chiens ignorent l'ampleur et l'amertume des querelles humaines, et leurs querelles à eux sont limitées et courtes. Certes, il me la fallait enfermer dans l'enclos d'à côté l'autre chienne, ta nièce, la jolie bâtarde, dont le poil, aussi doré que le tien, revêt la forme élancée des chiens-loups. Car si tu la voyais, tout ton poil à toi, jalousement, se hérissait, tes crocs et ta voix furieuse menaçaient. Les bons chiens ne sont pas bons à tous moments. Mais Topsy ignorait, à l'égal des arbres et des fleurs alentour, la complication des querelles humaines et ne savait que m'aimer.

C'est cette humble communion de Topsy, la petite chienne, avec moi, la femme vieillissante, que la nature, comme d'un coup de foudre, est venue troubler, le jour, le matin, où, sous sa lèvre droite, j'ai senti une petite dureté...

CHIEN MAGIQUE

On ne sait toujours pas si Topsy est guérie.

Je t'aimais bien auparavant, Topsy, mais pas comme depuis ta maladie.

Tu es devenue pour moi, Topsy, un chien magique...

Quand tu seras allée t'étendre dans la côte herbue qui dévale de l'autre côté de la route, qui gardera, la nuit, ma porte ?

L'ombre du grand jardin est pleine de forces hostiles : il y a peut-être là, sous les arbres nocturnes, des rôdeurs qui ont escaladé la barrière du jardin, des voleurs qui vont forcer la porte de la maison. Qui m'en avertira, quand tu seras partie ?

L'ombre du grand jardin est pleine, la nuit, de forces encore plus redoutables : sous les arbres nocturnes errent pour moi les spectres des disparus, ma mère, ma mère morte qui voudrait ravoir son enfant ; mon père mort qui me réclame. Quand tu seras partie, Topsy, qui me gardera des fantômes ?

Ma vie, comme la tienne, Topsy, décline, et quand tu ne garderas plus la porte de ma chambre, c'est la Mort, la Mort errante au jardin, qui entrera peut-être dans ma maison, dans ma chambre.

LE CŒUR DE TOPSY

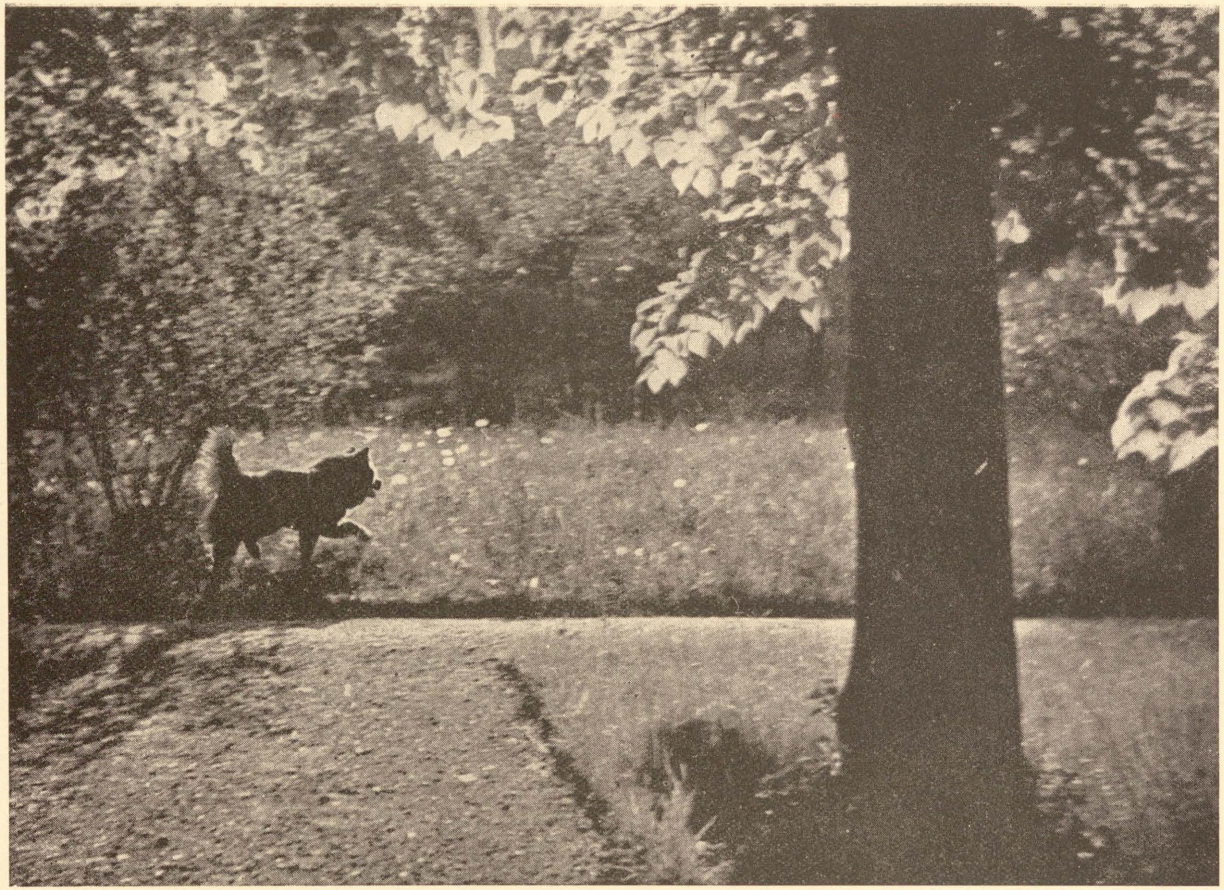

Photo de l'auteur

DANS LA PRAIRIE

Voici juin et les jours chauds.

Entre ses séances de rayons, qui tous les deux ou trois jours se succèdent, je ramène chaque soir Topsy à Saint-Cloud.

Quand Topsy a dormi toute la nuit dans le couloir, contre la porte de ma chambre, je lui ouvre dès mon réveil l'autre porte, la grande, la vitrée, celle d'en bas, de la maison, qui donne, dehors, sur le perron du jardin. Topsy s'échappe et fait quelques tours en courant sur l'herbe ; je referme derrière elle la porte et remonte chez moi afin de m'apprêter pour sortir moi aussi au jardin. Alors bientôt, d'en bas, montent un petit gémissement, de petits jappements. C'est Topsy qui m'appelle, assise tout contre la porte vitrée de la maison.

Car Topsy n'est pas comme son vieux père, le mâle indépendant, dans sa forêt impénétrable de poils roux. Topsy n'est pas comme son petit compagnon, le petit fox blanc gambadant qui saute, à ce moment même, lui, dans les herbes. Pour tous deux, le jardin, avec ses taillis, ses lierres, ses mulots, ses sentiers, ses petits prés, est la joie en soi ; pour Topsy, la chienne aimante, le jardin, malgré tout son soleil et ses taillis et ses petits prés, peut n'être rien, sans moi.

Topsy pleure jusqu'à ce que je vienne. Répondant à son

appel, je descends bientôt l'escalier, et dès que, du haut des marches, je l'ai aperçue, à travers la porte vitrée, sagement assise tout contre, je vois ses yeux s'approfondir et sa queue s'agiter. Elle sait que je vais ouvrir, qu'elle va entrer ; elle sautera après moi, et montera vite se coucher en haut de l'escalier pour attendre que je sois prête. Car Topsy préfère l'intérieur de la maison avec moi à toutes les féeries du grand jardin qui est pourtant le paradis des chiens.

Mais si je sors, emportant sous les arbres mon travail quotidien, Topsy, plus joyeuse encore, me suivra. Elle s'assoira, fièrement dressée sur ses larges pattes de devant, surveillant le fond des taillis, cependant que moi, j'écrirai des choses, je tracerai sur le papier des signes qu'aucun chien ne sait lire, même quand j'écris des choses sur eux. Le monde où évolue la pensée des hommes, les chiens n'y pénètrent pas. Mais le lien qui va de mon cœur de femme au cœur de chienne de Topsy n'en est pas moins puissant. C'est pourquoi j'aime tant l'avoir à mes pieds, dans la maison ou au jardin, et pourquoi le jardin, sans moi, ne lui suffit pas...

Si, un jour, le mal qui en elle a pénétré, et qu'on semble à présent avoir, pour un temps du moins, conjuré par les rayons magiques, devait renaître ici ou là sous son poil d'or, la seule miséricorde serait de l'endormir pour toujours. Même si elle devait survivre quelques mois sans trop souffrir, nous aurions sans doute trop peur, nous les humains qui réfléchissent, du mal que ses pauvres poumons iraient sans doute crachant pour la garder dans nos chambres, près de nous. J'aurais peur pour moi, pour mes enfants, du mal aux genèses inconnues et qui point ne pardonne. Alors, si l'on ne voulait pas tout de suite la faire mourir, Topsy, il faudrait la reléguer loin de nous, par exemple seule dans le grand jardin de Saint-

Cloud, avec le petit fox au poil blanc qui, lui, aime assez le jardin pour y vivre toujours dehors, heureux sans nous. Mais Topsy, elle, nous aime trop pour ne pas dépérir autant de chagrin que de maladie dans le grand jardin, sans sa ration d'amour quotidienne, qu'aucune pâtée ne remplace. Alors, mieux vaudrait, Topsy, — je suis sûre, si tu comprenais, que tu approuverais, — mieux vaudrait qu'en nous réveillant un matin, je t'emmène avec moi, dans la voiture, en te caressant la tête, vers là où l'on te donnerait, sans souffrance, un sommeil éternel. On te porterait, après, quand tu te serais endormie, au pied de notre jardin, de l'autre côté de la route, dans la côte qui dévale vers la haie d'aubépines et de seringas. Et si, le matin, tu ne pouvais plus alors te relever, secouant la terre qui te recouvrira, pour venir pleurer à ma porte et demander à entrer dans la maison, du moins, du moins, tu n'aurais jusqu'à la fin pas connu le chagrin des séparations. Et tu ne dormirais, après tout, pas loin...

LES FLANCS AMAIGRIS DE TOPSY

Topsy va-t-elle ou non guérir ? En tout cas, ses flancs de plus en plus s'amaigrissent...

Les rayons ne l'ont peut-être pas sauvée, et quand, au jardin, je la regarde, couchée à mes pieds, et que je contemple ses flancs amaigris, qui se soulèvent et respirent, oppressés par l'air de l'été, je pense tristement que l'été prochain, le jardin aura peut-être perdu son génie familier.

On a beau la ramener, matin après matin, vers le temple des Rayons, rattacher son corps amaigri sur la planche, encapuchonner sa tête et fixer son museau droit dans l'invisible faisceau, malgré sa patience et la force des rayons, sous la lèvre de Topsy, la petite tumeur semble s'obstiner et même renaître... Sa lèvre regonfle à nouveau.

Tout ce que les rayons auront peut-être donné à Topsy, ce sera un été de plus au jardin.

Avant que les feuilles, à l'automne, n'aient commencé de tomber, Topsy sera peut-être allée dormir dans la côte, par delà la route, sous les feuilles tombées.

Nul chien nouveau, ni nulle chienne, ne courra avec moi, Topsy, par le jardin, ni à l'automne, ni au printemps

prochain ! Je ne veux plus, avant la mienne ou celle des humains que j'aime, voir repasser devant moi le spectre de la mort ! Et comme les chiens ont la vie courte, en posséder, en aimer, c'est, si l'on est soi-même assez jeune encore, inviter gratuitement la Mort dans sa maison.

Ainsi Topsy, mon joli jouet vivant, qui n'était que joie légère, est soudain devenue tragique, la messagère de la plus atroce des morts, de la mort que souffrit mon père, et que moi, peut-être, je souffrirai un jour...

Cours par le jardin, Topsy aux flancs maigres, tant que tu peux courir encore ! Saute par-dessus les branches arrachées des arbres que, l'autre soir, la tempête a couchées dans les chemins ! Les feuilles, aux branches tombées, se flétrissent ; bientôt toi aussi tu seras fanée.

BERCEUSE LÉTALE

Si Topsy ne doit pas guérir, je choisirai pour elle la plus douce des morts.

Et c'est une hantise : je m'imagine, je me dépeins, avec une intensité affreuse, le jour futur de sa mort.

Mange, Topsy, mange sans méfiance la pâtée qu'aujourd'hui je t'ai moi-même préparée. Vois, il n'y a aujourd'hui, dedans, pas de pain, rien que du foie et de la viande que tu aimes tant. Et tu n'y discerneras pas la poudre blanche inodore que j'y ai mêlée.

C'est la poudre qui fait dormir, Topsy, les chiens et les hommes. Les hommes, les femmes, quand ils ont des insomnies, en prennent une pincée pour passer, en dormant, la nuit jusqu'à l'aube. Les hommes, les femmes, quand ils ont assez de la vie, en prennent davantage, pour tâcher de dormir, dormir sans se réveiller.

C'est à cette dose que je t'en ai donné, Topsy. Car à quoi bon te réveillerais-tu ? Pour sentir, jour à jour, grossir sous ta lèvre la tumeur maligne que ta mère, morte, elle aussi d'un cancer, t'a peut-être léguée ? Pour ne plus pouvoir respirer,

les narines obstruées jour à jour davantage par l'atroce masse spongieuse ? Pour ne plus pouvoir, la plus grande joie des chiens, manger ? Pour que s'ulcère ta lèvre unie, et qu'elle se dissolve en pus et en puanteur ? Pour ne plus pouvoir courir après les chats et les rats, ou tout simplement, quand il fait soleil, parmi les feuilles des bois ?

C'est pourquoi, Topsy, ma dernière tendresse envers toi fut de te préparer la pâtée, la pâtée douce et traîtresse qui va à jamais t'endormir.

Tes yeux bientôt s'appesantiront, tes pauvres yeux qu'ont déjà dénudé de leurs cils les rayons ; et moi que tu auras tant aimée, je m'effacerai pour toi dans un nuage. Peut-être un moment encore, sous tes paupières closes, tu rêveras. Tu reverras les mulots dans les bois, après lesquels tu courais, fauve chasseresse. Tu reverras peut-être les neiges des montagnes où, petite, tu te roulais. Puis le sommeil se faisant plus dense, tu ne rêveras plus, entrée déjà, le cœur ralenti mais encore battant, au néant.

Alors, quand tu dormiras si profondément, je te soulèverai moi-même dans mes bras, comme un enfant, et, chargée de ce fardeau d'amour ultime, te porterai vers la voiture qui, à la porte, attendra. Car ta forme dormante aura bien pu hanter ma maison ; ton cadavre, je ne le pourrais pas supporter.

Et la voiture qui tant de fois t'emmena, jappante, vers la joie du grand jardin, roulera vers l'officine où devra s'exhaler ton dernier soupir.

On arrivera ; on te descendra de la voiture. On te portera, toujours plus profondément dormante, sur la table. Et le vétérinaire, que tu aimas peu, petite chienne prophétique ! s'approchera. Tu ne te défendras plus contre lui, tu dormiras

si bien ! Sans plus essayer de le mordre, tu le laisseras insérer dans la veine de ta jambe, une dernière fois étendue en arrière à la façon des chows, l'aiguille de la seringue pleine. Et le liquide létal définitif dans ta veine fusera.

Je te caresserai la tête — bien que tu ne le sentes plus ! — pendant le temps — quelques secondes ? — qu'il faudra pour s'arrêter à ton cœur déjà ralenti. L'homme alors palpera ta poitrine et dira : « C'est fini. »

Finies, les courses légères de moi, avec ma petite chienne aimée, dans les bois. Finies, les longues nuits où, vigilante, elle dormait à ma porte. Fini de la caresser ; fini de pouvoir l'aimer ; je repartirai seule — non, avec le jeune homme au bon cœur qui, lui aussi, sera là — et qui comme moi sans doute pleurera.

On dira peut-être que c'est trop pleurer pour un pauvre chien. Mais je l'aurai aimée comme on ne peut aimer que ce qui est proche, quotidien, familier, la petite Topsy. Et c'est pourquoi, quand ses pattes se seront raidies, que son corps se sera refroidi, puis qu'il aura été ouvert, par d'autres, pour voir dedans et comprendre mieux ce qui la condamna, je ferai rapporter ce qui fut Topsy vers mon jardin. Afin que sa substance se dissolve dans la terre qui m'appartient, et du moins renaisse — immortalité, hélas ! illusoire — dans les fleurs, les herbes, les feuilles, nourries de mon humus natal.

RÊVERIE DE PARADIS

Je rêve d'un paradis où quelque part nous attendraient ceux qu'ici nous avons aimés.

Mais le paradis des chrétiens, trop durement, farouchement humain, me repousse. Parmi les anges et les saints dans leurs nuages, j'aurais froid. Il me faudrait le paradis de quelque autre mythologie, d'où ni les fleurs ni les arbres ne soient bannis, ni les animaux de la terre.

Là, quand à mon tour j'y viendrai, m'accueillerait, venant à moi entre les troncs et les fougères qu'il aimait, mon père, redevenu jeune et bien portant. Auprès de lui, dans la prairie, parmi les fleurs, les papillons, bondirait Topsy, la chienne, ma petite amie, qu'il n'a pas connue sur la terre, mais qui l'aurait rejoint là-bas.

Elle viendrait, toute joyeuse, dorée par les rayons d'un soleil éternel, et, museau levé, yeux posés sur les miens, comme autrefois, me ferait fête dans l'au-delà.

Et ma mère, non loin de là, ma mère que moi je n'ai pas connue, ma mère la musicienne sourirait à son enfant revenue sous un dais d'éternels feuillages, parmi d'éternels chants d'oiseaux.

Et tous les amis disparus seraient là, devisant sur l'herbe, et souriraient à ma venue. Mais aussi m'accueilleraient tous les

animaux que j'aurai aimés, qui m'entouraient, les familiers de la maison, les sauvages des forêts, les oiseaux des bois et jusqu'aux poissons de la mer.

Là, par quelque effet divin, la cruauté serait finie ; une manne éternelle nourrirait les vivants ; la mort, de là, serait bannie.

On comprend que les paradis que les hommes, depuis longtemps, ont rêvés, leur aient parfois semblé réalité. Car le désir est créateur.

Mais moi je sais bien que je rêve auprès de ma petite amie Topsy, qui va peut-être ici-bas dépérissant. Je sais que la chair est le tout de la vie, que la chair morte, l'esprit s'éteint, qu'il soit l'esprit du plus grand homme ou de la petite chienne Topsy.

Je sais que lorsque ma Topsy sera enfouie sous la terre, son esprit ne sera plus là, ni nulle part, qu'il n'y aura plus, dans le terreau noir, que chair qui se liquéfie, os qui s'effritent, et poils agglomérés affreux. Je sais que tout ce qui restera de Topsy, comme un peu plus tard, de moi, sera — hormis le souvenir court de qui nous a connus — l'azote et le carbone, et l'eau en plus, qui s'en iront vers les nuages, et ne seront plus que cela.

ESPOIR D'ÉTÉ

Ainsi mai et juin ont passé, balançant mon cœur enamouré de Topsy du désespoir à l'espérance. Et voici qu'en ces premiers jours de juillet la grosseur, sous la lèvre de Topsy, semble, à nouveau, se dissoudre, fondre.

Je regarde, assise au bord de la prairie, Topsy qui court joyeuse dans l'herbe — peut-être guérie malgré mes funèbres poèmes. Et je pense qu'elle n'est tuée, jusqu'à présent, qu'avec de l'encre et du papier. La vie splendide et éphémère l'a reprise dans son soleil, comme les oiseaux dans les branches, ou comme moi, en ce juillet.

Topsy, Topsy, la mort viendra ! mais plus heureuse que moi, toi, tu n'y penses pas ! Comme autrefois, oublieuse de tes maux et de leurs durs traitements, tu cours, tu aboies aux oiseaux ; tu lapes l'eau fraîche du bassin ; tu t'éveilles et veux sortir tôt pour courir dans l'herbe. Tu me donnes une leçon, petite chienne malade mais peut-être guérie, qui sais, mieux que les humains, que la vie, c'est l'instant présent, et lui seul, où l'on vit.

A LA VEILLE D'UN DÉPART D'ÉTÉ

Topsy, pardon, si, sans qu'on sache encore si tu es vraiment guérie, je vais m'en aller, te laisser...

L'été déjà décline, le soleil se couche chaque soir plus tôt. Il y a là-bas, Topsy, un endroit où la terre tout à coup s'arrête, et de l'eau s'étend, de l'eau bleue qui brille et chante. Là, à toutes les heures de la journée, je me trempe dans les flots tièdes, puis à l'ombre légère des pins qui se lèvent du sable, j'écris, j'écris... Je reviendrai de là-bas, Topsy, d'ici quelques semaines, la peau hâlée, et avec un livre que tu ne pourras pas lire... Mais quand je reviendrai, dans deux mois, au début de l'automne, tu seras sans doute ou guérie ou condamnée.

Pardon, Topsy, de m'en aller, de te laisser. Tu dois rester où l'on te soigne, sans cela je t'emmènerais. Mais si tu étais, petite chienne, une personne, une personne qui me tienne d'aussi près que toi, le devoir, le devoir, tu sais ! m'obligerait à rester. Aussi, pardon de m'en aller.

Il me faut partir pour mon travail, pour ma santé. Je suis hier revenue de loin, cependant, Topsy, exprès pour passer avec toi ces quelques journées, ces quelques jeunes matinées de jardin, de soleil. Tu as raison, malgré mon proche départ, de sauter après moi quand je sors, le matin, de la maison. Car je t'aime mieux que je n'ai aimé la plupart des humains, toi qui as le cœur simple, et qui aimes et qui hais avec sincérité, qui ne mens pas, qui es nette et franche ainsi qu'au matin un rayon de soleil.

Tu as raison de m'aimer, malgré mon proche départ. Car même si, au retour, je ne te retrouvais pas, je t'aurais donné, petite chienne aimée, encore un été. D'autres maîtres, dès qu'ils eussent appris la nature de la grosseur poussée sous ta lèvre, auraient bientôt ordonné d'à jamais t'endormir. Tu n'aurais pas vu les herbes monter dans les pelouses, en mai, en juillet ; tu serais déjà couchée sous la terre, chair décomposée, os épars. Moi, j'ai respecté ta courte vie de chienne ; je me suis dit qu'un été, pour toi, cela équivalait à sept étés pour moi-même, et que si un dieu avait un jour, pour moi, à décider de m'endormir déjà ou de prolonger ma vie menacée, c'est ceci que, moi, je demanderais. Tu n'avais pas à choisir, toi, tu ignorais l'alternative : j'ai choisi pour toi, et je t'ai donné, Topsy, cet été au soleil.

Mais si tu dois mourir, Topsy, je ne serai pas là. On ne revient pas de mille kilomètres pour recueillir le dernier soupir d'un chien. Surtout quand on sait qu'on éteint à présent la vie des chiens par le sommeil et qu'ils ignorent ce jour-là, en s'endormant, que, de ce sommeil-là, pour la première fois, ils ne se réveilleront pas...

Aussi c'est de partir quand tu es, toi, en apparence guérie et toute vivante, qu'il me faut te demander pardon. La vie est courte pour les pauvres hommes, mais plus encore pour les pauvres chiens. Et quand deux créatures, sur cette terre que le temps emporte, sans fin, autour du soleil, se sont trouvées, se sont aimées, fussent-elles d'espèces différentes, pourquoi faut-il que d'autres amours, d'autres devoirs, et des travaux à faire qu'un pauvre chien ne peut comprendre, soient assez forts pour les séparer ?

SAGESSE D'ÉTÉ

Avant de m'en aller, j'ai ramené Topsy vers le dieu des Rayons. Bien que cinq années sans métastase ou récidive soient, pour les tumeurs malignes, le délai classique avant de noter la guérison, il dit qu'il la croit guérie... Et la persistance de cette petite vie a illuminé, aujourd'hui, mon jardin, et, m'a-t-il semblé, par delà, toute la nature...

Pourtant si Topsy ne meurt pas, il lui faudra vieillir. Et alors, sa grâce, avant elle, mourra. Elle perdra ses dents, ses dents plus fragiles d'avoir été irradiées ; peut-être un jour ses yeux ne verront plus. Et son corps, en tout cas, alourdi, ne saura plus bondir dans le lierre, comme jaillissant de ses pattes élancées. Si Topsy ne meurt point, il lui faudra vieillir.

Alors, devant la ruine de sa jeunesse, je me dirai peut-être, un soir, qu'il eût mieux valu pour elle disparaître dans la pleine grâce de sa vigueur. Le spectacle de sa décrépitude me remettra en mémoire l'adage antique, et me fera douter si la guérison de Topsy fut une faveur des dieux...

Mais Topsy, tandis que j'écris, est couchée près de moi dans l'herbe, et, elle, ne philosophe pas. Elle est lasse simplement d'avoir tant couru, tant bondi, après les mulots, dans le lierre ; elle rêve, peut-être, sous ses yeux mi-clos, à sa pâtée du soir.

Topsy, une fois encore, j'entends ta leçon ! Le ciel est bleu, l'air embaumé du parfum épars des clématites. Nous vivons toutes deux, Topsy, comme ces insectes, vois-tu, volant au soleil, lesquels, plus sages que moi, ne spéculent pas sur l'alternative du mourir ou du vieillir ! Si d'ailleurs tant elle m'émeut pour toi, l'inéluctable alternative, c'est qu'elle est aussi la mienne. Je devrai, moi aussi, Topsy, moi qui te semble une déesse éternelle, ou mourir ou vieillir. Mais si je le sais, je ne le crois pas, pas plus que toi, petite chienne ! La pulsation de mon sang me semble, tout comme à toi, devoir être éternelle. Et ce soir, ce soir d'été si beau, si bleu, où j'espère te garder à moi, je veux croire que toi, que moi, que les insectes sous les herbes, que les arbres de mon verger, vivront toujours, et sans vieillir...

RETOUR A L'AUTOMNE

Topsy a vécu l'été dans des jardins, au Nord, cependant qu'au bord des mers, au Sud, sans elle, un peu je l'oubliais...

Mais quand le froid fut revenu et que je rentrai à la ville, j'ai retrouvé, avec Topsy, et mon amour pour elle et mes soucis.

Le mal, le mal tenace, qui veut la mort, semble à nouveau gonfler sa lèvre dorée. Alors à quoi bon son poil plus épais, plus soyeux, et ses doux yeux de noisette qui me regardent ?

Je l'ai ramenée hier au dieu des Rayons. Si ce renflement de sa lèvre est récidive, ce qu'il ne saurait encore affirmer, le mal cette fois sera sans remède. On ne saurait à nouveau irradier la lèvre de Topsy. Tel fut l'arrêt du dieu. « Parmi les hommes que nous soignons, » a-t-il déclaré de sa voix posée et lente, « cinquante pour cent au moins ne guérissent pas. Ceux-là sont voués à une fin de vie horrible : la miséricorde serait de les tuer. Mais on ne peut pas... Alors, si j'aimais un animal comme vous aimez Topsy, je lui laisserais l'avantage d'être un animal. Je ne la tourmenterais pas de traitements cruels et inutiles, je la laisserais jouir de sa fin de vie, qui est belle, et quand elle souffrirait, pratiquerais l'euthanasie... »

Topsy ne comprenait pas les arrêts du dieu, et le regardait amicalement en remuant la queue. Et Topsy avait raison dans sa confiance, puisque le dieu voulait lui garder sa fin de vie belle. Encore quelques courses dans les bois, les jardins où descend l'automne avec les feuilles mortes, encore de bonnes pâtées et des sucres qui craquent sous la dent, puis, un calme matin, s'endormir, s'endormir...

TOPSY GUÉRIE

TOPSY A LA MER

Le renflement de la lèvre de Topsy s'est soudain dissous. Ce n'était qu'un œdème dû aux rayons. Topsy est sans doute guérie.

Et l'automne a passé et voici l'hiver, avec ma fuite de Noël vers les rivages ensoleillés du Sud. Alors cette fois, j'y ai emmené avec moi Topsy.

Elle court le long de la mer, humant le vent et la tempête. Topsy, Topsy, chienne guérie, je suis, quand je te regarde courir, plus fière d'avoir, quasi magiquement, prolongé ta petite vie, que si j'avais écrit l'*Iliade*.

Tu flaires les algues échouées. Que disent-elles à ton nez noir ? Elles ne parlent sûrement pas, comme elles font à mes yeux humains, d'autres rivages par delà les flots, que la mer, comme ici, caresse. Elles te parlent cependant d'un horizon élargi, d'autres animaux que ceux que tu connais, chienne terrienne. Leur arome, hier inconnu, t'enseigne qu'il est, en d'autres milieux, d'autres bêtes encore que celles que, là derrière les grillages, tu pourchasses, d'autres bêtes que les poules, les lapins ou les chats.

Topsy, le plus grand philosophe, par tout l'effort de sa pensée, ne saura jamais les images qui passent sous ton petit crâne doré.

La nuit, quand dehors la tempête hurle et que la pluie de mer fouette les murs de la maison, Topsy, couchée sur le carreau ou le tapis, dort près de moi. A Paris, à Saint-Cloud, c'est à la porte de ma chambre qu'elle dort ; ici, c'est au pied de mon lit.

Car la maison, plantée à même le sable et la mer, n'a qu'un étage et des voleurs ont, une fois, tenté d'y pénétrer. Alors Topsy est ma gardienne.

Mais elle est plus encore ! Topsy est mon amie, mon amie qui, elle, dissemblable en ceci de mes enfants grandis, ne demande pas à me quitter, à voyager. En ce Noël, mon fils est dans la neige des montagnes, ma fille, au soleil des déserts. Topsy vit et respire dans un rayon de dix mètres autour de moi, et pleure pour me rejoindre dès que je m'écarte de plus de vingt pas. Les chiens sont des enfants qui ne grandissent et ne partent pas...

Qu'aura aimé Topsy, quand la mort la prendra ? Quel bilan alors la mort, de son cœur, fera-t-elle ?

Topsy n'aura pas aimé de petits qui s'en vont, puisque ses flancs se seront obstinément refusés à recevoir le fécondateur, le mâle. Topsy n'aura pas aimé, comme les femmes, de mari ou d'amant, et n'aura pas, comme les femmes, par eux pleuré.

Photo de l'auteur

DEVANT LA MER

Mais Topsy aura aimé les bonnes pâtées qui ne trompent pas, les courses dans les champs, les courses sur la plage, les courses dans la neige, quand l'hiver il y en a, et la course après les chats !

Mais Topsy, plus que la chasse aux chats, les courses dans les champs, les courses dans la neige et les bonnes pâtées, aura aimé le sommeil confiant auprès de l'amie qu'à elle aussi le destin avait choisie.

Car le cœur de Topsy, quand elle dort au pied de mon lit dans la chambre, veille un peu cependant, et sait que non loin, couchée aussi, respire la créature magique, sa providence souveraine...

Qui peut régner absolument, durablement, sur un cœur ici-bas ? Me le permettrais-tu, toi, Topsy la fidèle ?

LA TÊTE BLANCHIE DE TOPSY

Après le long hiver, le printemps est revenu. Dans mon jardin, au Nord, l'herbe reverdit, l'herbe où, de-ci de là, éclatent coucous et primevères. Les cerisiers sont blancs de fleurs ; aux branches des grands arbres, partout, les jeunes feuilles, tels des papillons verts, ouvrent leurs ailes entre les oiseaux voletants et chanteurs.

Quand le soleil, à travers les branches à peine feuillues, passe, entre deux giboulées, ses rayons argentés, ils tombent sur le sol brun mouillé ou sur le lierre qui, largement, dans le sous-bois, le tapisse. Mais, auprès de moi couchée au pied d'un grand tronc, ils tombent aussi sur la tête blanchie de Topsy.

Car le poil d'or de Topsy, autrefois blanc rien que sous le panache de sa large queue au vent, a blanchi sur sa tête, de par les rayons qui l'ont sauvée. Et Topsy, avec ses yeux bruns profonds, ressemble à présent à quelque marquise aux cheveux poudrés.

Les uns la trouvent laide ainsi. Mais moi, j'aime les poils blanchis de Topsy qui me disent, chaque fois où je les regarde, que Topsy est sans doute guérie.

Lorsque, autrefois, dans les forêts, les hommes encore sauvages chassaient les fauves, poursuivaient leur proie, les ancêtres des chiens devaient venir, une fois la nuit tombée, vers les restes, parfois, de ces proies. Les babines ensanglantées, ils se régalaient alors des mêmes chairs qu'à côté, non loin, dans quelque grotte, les ancêtres des hommes avaient dévorées... L'homme, jaloux de sa proie, s'il les apercevait encore au petit jour, les dispersait. Parfois, il les poursuivait. Mais, un jour ou l'autre, il dut tuer une mère auprès de ses petits et prendre ceux-ci qui alors, en grandissant, apprirent à chasser avec lui, à partager sa grotte et ses repas.

Depuis lors, ô Topsy, combien de chiens se sont levés, ont couru dans les bois, puis se sont couchés pour mêler, à jamais, leurs os aux os humains en cette même terre sur laquelle te voilà étendue... Et en combien de lieux ! Car partout où, sur ce sol qui nous va portant, s'est imprimée la plante des pieds humains, la trace des pattes des chiens a suivi.

Et les races se sont variées, les races de chiens plus encore que les races d'hommes ; il y a eu les terre-neuve, les dogues, les lévriers, les chiens-loups et les bassets, et, venus des neiges de Chine, les chow-chows, les chiens bleus ou rouges au poil profond, à la langue noire, telle toi, Topsy.

Le marché autrefois conclu entre l'homme et le chien, le chien, parfois, le paya cher. Pour la plus facile proie, pour la quotidienne pâtée, que de coups ! Et la mort du chien qui ne comptait pas, quand le maître en avait assez.

Tel ne fut pas ton sort, Topsy. Au marché préhistorique, tu as, toi, gagné. Gagné plus que la pâtée, le gîte et les caresses ; gagné le bien primordial, gagné la vie.

L'homme cruel est bon parfois, et s'il a inventé la flèche et le fusil, il a aussi trouvé le rayon qui guérit.

Et c'est la signature de ce bienfait-là qui se lit sur la tête blanchie de Topsy.

Parce que, l'an passé, alors que le printemps comme aujourd'hui se levait, Topsy, jusqu'à dix-huit fois, fut ligotée sur une planche, puis, sur sa tête encapuchonnée, bombardée de mystérieux rayons, sa tête a blanchi, et déjà l'une de des dents, la plus effilée, à gauche, en haut, s'est épointée. Mais aussi les cellules qui s'étaient mises à proliférer follement sous sa lèvre droite se sont dissoutes, et sa lèvre s'est aplatie. Elle n'a plus éternué comme elle faisait alors, par crises, par spasmes, dans le beau printemps. Le mal s'est arrêté, la vie a continué, et Topsy, près d'un an plus tard, court à nouveau joyeuse parmi les fleurs et les herbes levantes, dans le même jardin.

Photo Yvonne Chevalier

TÊTE BLANCHIE

TOPSY ET LES AUTRES MONDES

Ainsi Topsy revoit un second printemps et court parmi les pâquerettes.

Sais-tu, Topsy, je reviens de voyage, d'un voyage en un pays tout différent de celui où nous voici. Là-bas, il y a des plaines à l'infini, avec des blés, des fleurs de toutes les couleurs, et des montagnes enneigées sous un ciel tout bleu... Mais à quoi bon poursuivre ? Tu ne me comprends pas ; je ne puis rien te décrire. Et même si tu étais venue là-bas avec moi, Topsy, qu'aurais-tu regardé ? Ni l'Atlas, ni les liserons bleus ou roses du bled marocain, ni même peut-être l'Arabe et son âne au bord de la route ; tu n'aurais eu de regards, de flairements, d'aboiements que pour les chiens et les chats.

Topsy ignore la géographie et ne sait pas que par delà les murs de notre jardin de Saint-Cloud et plus loin que le chemin qui, de notre maison de la ville, y mène, il y a beaucoup de contrées, et des climats infiniment variés, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, pas seulement la pente enneigée de la montagne, ou bien l'étroit rivage au bord de la mer bleue où je l'ai une fois emmenée...

Topsy court dans les pâquerettes et dans l'herbe fraîche. Elle s'est éveillée le matin quand je me suis, moi, levée ; elle est sortie au jardin et s'en est allée, affairée, fureter après les mulots dans le lierre. Puis s'en est revenue s'asseoir près de moi, au fond du bois, pattes de devant solides en terre fichées, oreilles dressées à tous les chants dans les branches, à toutes les rumeurs au loin. Mais quand midi a sonné, elle a couru, du fond du bois, vers la maison proche, appelée par la pâtée, la bonne pâtée chaude de viande et de pain. L'après-midi, la chasse aux mulots a repris, entrecoupée de longs repos à mes pieds, jusqu'à ce que la cloche du soir appelle à la seconde pâtée. Enfin, la nuit venue, après une promenade au clair d'étoiles ou au clair de lune avec moi, où Topsy glissant pâle dans les herbes hautes semble un elfe ayant assumé forme animale, elle est montée se coucher, fidèle, à ma porte comme chaque soir.

L'horizon des jours de Topsy se borne à ces joies étroites comme est étroit son front entre ses yeux bruns. Et même quand, dans quatre mois, les flancs de Topsy à nouveau saignants appelleront le mâle, l'horizon de Topsy ne s'élargira pas.

Car Topsy obstinée refuse tenacement le mâle et mourra sans petits.

Topsy n'aura jamais connu, telles les femmes, les joies ni les pleurs d'amour. Étrangère à nos douleurs, à nos voluptés, Topsy court dans les pâquerettes comme un elfe des prairies, et c'est son aliénation même de ce qui fait la sève ardente de nos vies que j'aime.

Topsy me repose des êtres humains si lassants, si lourds;

elle m'en délasse à l'égal des arbres, des fleurs et des herbes. Et quand je flatte le poil moiré d'argent de sa petite tête dorée qu'elle tend sous ma caresse, je ressens quelque chose de la fraîcheur qu'on éprouve à respirer une fleur.

Topsy court dans les pâquerettes, ignorante de la Terre, ignorante de l'Amour. Et Topsy court dans les pâquerettes, ignorante aussi de la Mort.

La pitié qui parfois m'en vient se tait ce matin. Cette petite vie qui se croit éternelle, je l'aime de se sentir telle et de nier si allégrement, de ses pattes qui vont courant, leur arrêt fatal, un soir.

Topsy a oublié qu'au printemps passé, alors justement que les pâquerettes, au soleil du matin, tout comme aujourd'hui, argentaient l'herbe, elle allait par la prairie, sans trêve éternuant. Topsy surtout ne sait pas, et ne savait pas, ce que cet éternuement signifiait : le cancer sous sa lèvre et dans son nez, qui allait la tuer. Quelques heures pénibles, attachée sur une planche, avec un appareil inconnu et terrible ronflant au-dessus, Topsy les subit par force et confiance, et parce qu'elle était attachée et parce qu'elle nous aimait. Puis elle a oublié, et l'été a passé, et l'automne et l'hiver, et Topsy a sans doute guéri, et ne saura jamais, dans sa joie retrouvée de vivre, qu'elle avait frôlé, au printemps passé, les frontières de la mort.

Car Topsy ignore qu'il est un pays où moi et elle irons un jour, et d'où l'on ne revient pas, et qui est plus noir que la nuit la plus noire... Et je la bénis d'être ainsi et de ne pas savoir ce qu'hélas, je sais, moi.

REPOS DE L'HUMAIN

Ils pourraient être jaloux de toi, Topsy, mes amis ! Car malgré toute leur amitié, ils ne sauraient m'offrir ce que tu me donnes : le repos de l'humain. Quand tu arrives, tu ne me contes pas par le menu tes soucis : si tu t'es fait mal à la patte, un cri, et c'est fini.

Et puis, surtout, tu n'as pas de ces attitudes mêlées qui sont humaines, où l'on aime tout en étant hostile. Ou bien tu hais, comme tu hais les chats, franchement, totalement, sans mesure. Ou bien tu aimes, comme tu aimes moi, attendant à la porte tristement dès que je m'absente et bondissant de joie quand je reviens.

INNOCENCE ANIMALE

Quand je sors, la nuit, à Paris, sur ma terrasse, pour écouter chanter le rossignol dans le bois proche, j'aime entendre derrière moi, tout près, sur le sable, Topsy, tes petits pas. Cependant, je le sais, que ni le chant de l'oiseau, ni la poésie de la lune, ne touchent ton cœur de chien ; la terrasse, pour toi, n'est qu'un terrain de chasse. Tandis que j'écoute, extasiée, yeux levés vers la lune, enivrée des parfums de la nuit de mai, le rossignol chanter, toi, le nez dans le sable, flaires obstinément si quelque rat a passé. Mais c'est toi dont j'aime pourtant le mieux la compagnie. Tu ne parles pas, Topsy, tu ne troubles pas ma contemplation du récit étranger de tes maux, de tes querelles. Et puis, surtout, tu es toi-même un morceau de cette nature qui porte, berce, nourrit, tue, mais n'est pas de l'humain ! Fragment de vie comme le rossignol des jardins et des bois, tu partages avec lui au regard de mon cœur l'innocence animale. Et je contemple, autour de nous, Topsy, dressés vers la lune, les grands arbres feuillus immobiles qui enveloppent la terrasse : plus apaisante encore que l'oiseau ou que toi n'est que l'innocence végétale des grands arbres ou des petites fleurs...

NUIT DE PRINTEMPS AU JARDIN

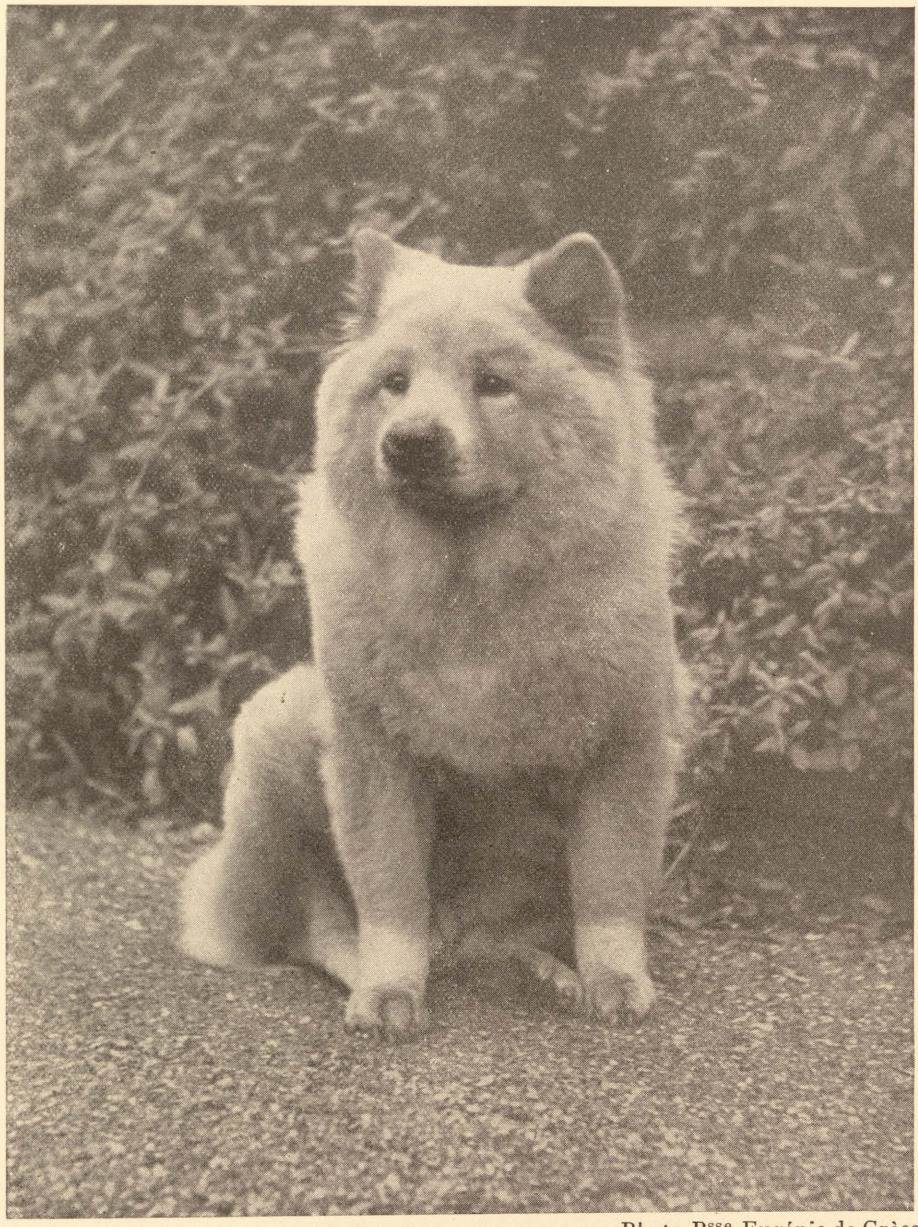

Photo Psse Eugénie de Grèce

TOPSY QUI VEILLE

Il fait si chaud que nous avons, ce soir, ma fille et moi, été à Saint-Cloud dormir au jardin.

Aucun mur n'interpose entre le ciel et nous son épaisseur. Des brises passent, éventant mon visage aux yeux fermés, des brises qui sentent l'herbe trempée de rosée. Et quand j'ouvre les yeux, une pénombre claire et étoilée domine les masses sombres des arbres autour de moi.

Elle dort non loin de moi, ma fille grandie... Nous sommes seules, l'une dormante, l'autre déjà à demi assoupie.

Je songe à elle. Quel destin l'attend dans la vie ? Mais les herbes embaument, mais les arbres susurrent, mais un oiseau, dans le taillis, s'éveille parfois avec un petit cri, puis se rendort. Et dans l'herbe à nos pieds veille, nous gardant, Topsy.

Substance d'une autre lignée, tels l'oiseau, le ver ou l'insecte qui somnolent dans la nuit du bois, mais de plus proche parenté, Topsy comme nous vit et respire... Mais qui la saura jamais l'image que l'univers reflète dans son regard d'animal ? Ce qu'est pour elle cette nuit calme, pour moi poésie exaltée ?

Assise, cuisses repliées, pattes de devant plantées fièrement dans l'herbe. les oreilles aux aguets, des yeux, Topsy, tu fouilles l'ombre. Un chien au loin aboie : tu dresses tes oreilles par là. Un chat miaule : tu détales dans le bois. Et de longtemps, tu ne reviens pas, chassant entre les troncs, dans les buissons, la proie qui fuit. Le chat s'est réfugié en haut d'un arbre ; tu jappes et jappes dans la nuit.

Substance d'une autre lignée que nous, les humains, Topsy, tu descends sans doute des loups qui, par les bois, sous la lune, poursuivaient en hurlant leur proie. Et la nuit sur ce jardin paisible des environs de Paris réveille en toi le vieil instinct atavique cependant que nous, les femmes, nous savons, la nuit, même en plein air, dormir.

J'ouvre les yeux vers le ciel pâle et regarde une étoile scintiller. Et je pense alors à la Terre qui sustente mes épaules cependant qu'elle va par l'espace voguant, tel un navire chargé de toutes les plantes, tous les animaux de tous les climats, comme d'autant de passagers éphémères.

Topsy, qui vient de revenir de sa vaine chasse au chat et se couche, radoucie, auprès de nous dans l'herbe, Topsy ne sait pas cela. Son univers, c'est le proche bois, et le carré d'herbe où la voici, pour dormir, enroulée.

Mon univers à moi, je le pense plus vaste ; je peux m'imaginer les climats de la terre et connais même un peu d'astronomie. Mais qu'est cela par rapport à l'infini ? Pas beaucoup plus que le bois proche, le carré d'herbe où nous dormons toutes trois, et qui sont, cette nuit, tout l'univers de Topsy.

TOPSY ET SHAKESPEARE

Et pas plus que l'infini de l'espace, Topsy ne peut imaginer cet autre océan vertigineux qu'est l'infini du temps.

Moi, j'y pense parfois, et j'ai peur et je tremble en songeant que chaque minute du temps est comme une vaguelette du grand flot qui m'engloutira.

C'est pourquoi, désespérément, comme le naufragé à l'épave, je voudrais m'accrocher à quelque œuvre, fût-elle de dimensions minimes, qui portât mon nom surnageant aux âges futurs. Ainsi notre mortalité charnelle trop réelle cherche compensation dans l'imaginaire immortalité d'un nom...

Topsy, plus avisée, ignore cette illusion, et c'est elle qui a raison. Qu'importent aujourd'hui à César, à Shakespeare, leurs noms, leurs œuvres mêmes, puisque leur cerveau s'est dissous ? Et si même dans l'œuvre un peu de l'âme du créateur demeurait, au bout des millénaires accordés à la terre, ce restant de vie aussi s'éteindrait. Car qui lira ou Homère ou Shakespeare quand il n'y aura plus d'yeux humains ? Et peut-être, même avant, d'autres hommes futurs, de très différente et imprévisible culture, ne les connaîtront plus...

Aussi Topsy, dont le bonheur tient aux limites étroites de chaque journée, est-elle plus sage que moi, elle qui hume simplement l'air embaumé de juin, tandis que je m'évertue à laborieusement tracer de vains signes sur ce papier.

JUIN RÉVOLUTIONNAIRE

Topsy, écoute à l'horizon le chant des masses. Ce sont les ouvriers français qui réclament pain et loisir, ce que tu as si aisément, toi. Car il est de pauvres humains, Topsy, qui, lorsqu'il fait beau comme aujourd'hui, ne sont pas comme toi et moi en ce moment dans un beau jardin plein de feuilles et d'herbes, mais doivent heure après heure frapper sur une tôle ou un rivet, dans l'enfer métallique d'une usine. Alors ils se révoltent, et s'en vont parfois par les routes des champs ou par les rues des villes, avec de grands étendards rouges au vent, clamant leur faim de loisirs et de pain. Et aussi leur haine, Topsy, de ceux qui, comme toi ou moi, ont pain et loisir.

C'est pourquoi on lit parfois dans les journaux de ces hommes qu'il n'est pas bien, Topsy, d'aimer tes pareils, les chiens. On y tourne en dérision l'amour, certes souvent trop exclusif, de telle mondaine pour sa levrette ; on s'en indigne, on l'en bafoue. Mais ceux ou celles, Topsy, qui telle ta maîtresse, ont le cœur assez large pour aimer toi et aussi les humains, celles qui ont élevé comme moi deux enfants, payant ainsi leur tribut à la race, au nom de quoi les priver, quand ils vont vieillissant, de la reposante douceur émanant de tes yeux noisette et de tes poils d'or ?...

Quand je t'ai caressée, ne suis-je pas plus apte à reprendre le travail, le travail que chacun doit, à sa façon, à ses pareils ? Tu es mon luxe et mon loisir à moi, après quoi le travail, tout comme pour l'ouvrier, est meilleur.

Entends, Topsy, les chants des hommes qui s'éloignent, nimbant là-bas leurs étendards de sang. Tu ne sais pas ce qu'ils signifient ces cris, ces chants ; à peine dresses-tu l'oreille. Pas davantage que lorsque, au-dessus des arbres ou des toits, volent très loin, très haut, à grands cris, les hirondelles.

Tu ignores, Topsy, ce qui déborde les murs du jardin et l'instant présent. Tu ne sais pas que les hommes peuvent faire des révolutions, pas plus que ne le savait l'humble chien, dernier compagnon de la reine Marie-Antoinette. Tu ne connais pas plus les marées humaines que les marées de l'océan. Et les hommes en marche dont les chants à présent s'éteignent à l'horizon te sont à peu près aussi étrangers que les hirondelles volant au zénith ou les poissons nageant au fond des mers...

TALISMAN DE VIE

Topsy, lorsque je suis malade, tu restes au pied de mon lit. Que dehors il pleuve ou rayonne, tu restes près de moi, couchée.

Pourtant, ce n'est pas une précise reconnaissance. Tu ne te souviens pas, et surtout tu n'as pas compris ce que moi, l'an passé, j'ai fait. Tu étais malade, alors, toi aussi, mais autrement que moi, qui dans huit jours serai guérie. Toi, sous ta lèvre dorée, tu avais cette tumeur qui grandit sans s'arrêter jusqu'à étouffer qui la porte, à moins qu'on ne la dissolve avec des rayons magiques... Et c'est moi qui, au lieu de la laisser croître ou de te tuer, comme d'autres l'eussent voulu, t'ai menée vers les rayons qui ont fait qu'à nouveau, cette année, Topsy, tu as revu le printemps et revois l'été.

Je me souviens, lorsque j'étais petite, de jours de maladie semblables à ceux-ci. Je n'étais pas plus malade, et devais pourtant garder le lit. Alors, ma bonne chérie, Mimau, ne sortait pas, et cela seul m'eût compensé la maladie. Elle restait là, me couvait des mains et des yeux, me caressait, me donnait à manger et à boire. Et sa présence seule me disait, à moi enfant qui redoutais la mort, la même mort qui m'avait prise ma Maman, sa présence dans la chambre m'assurait que la mort n'y entrerait pas. Puisque Mimau était là, ma maladie serait légère, juste assez marquée pour me

permettre ce doux et chaud repos au lit près d'elle, et la trêve à d'ennuyeux devoirs.

Mimau dort depuis longtemps sous la terre, dans les bois, à Versailles, auprès de mes parents. Mais mon attitude est restée pareille envers la maladie que lorsqu'elle me soignait, petite enfant, autrefois. Je bénis les maladies légères qui interrompent les fastidieux et quotidiens devoirs. Et j'aime la trêve des longues heures reposées, enfermées entre les limites des journées comme l'est mon corps étendu entre les murs de cette chambre.

Depuis que Mimau est partie, qui reste sans sortir lorsque je suis malade, avec moi ? Mes enfants grandis sont en ces jours tous deux absents et ne reviendront que dans une semaine. Près de la table, là, au bout de la chambre, certes, mon mari va revenir fidèlement s'asseoir. Mais il a ses occupations et devra ressortir. Quant aux amis, ils vont et viennent, ayant chacun sa vie à soi. Cependant, qu'on entre ou qu'on sorte, Topsy demeure avec moi, pattes encadrant son museau allongé sur le parquet.

Et comme autrefois de Mimau, une force semble émaner d'elle, ainsi que d'un talisman de vie. Topsy qui, grâce à moi, a sans doute guéri d'un mal terrible. Topsy qui a reconquis la vie m'est un talisman conjurateur de la mort. Toute simple, couchée là, elle me garde et, tout comme autrefois le faisait Mimau auprès de l'enfant que j'étais, rien que par sa présence elle doit empêcher qu'entre dans la chambre un mal plus fort ou déjà la Mort...

Mai 1935 — Juin 1936

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Prologue au pays des chiens 7

TOPSY MALADE

Le verdict 15
Pitié de Topsy 19
L'appel au dieu 23
Topsy sous les rayons magiques 27
Topsy et moi au jardin 31
Topsy stérile 35
Nos ancêtres et nos descendants 39
Chien magique 43
Le cœur de Topsy 47
Les flancs amaigris de Topsy 53
Berceuse létale 57
Rêverie de paradis 63
Espoir d'été 67
A la veille d'un départ d'été 71
Sagesse d'été 75
Retour à l'automne 79

TOPSY GUÉRIE

Topsy à la mer. 85
La tête blanchie de Topsy. 91
Topsy et les autres mondes. 97
Repos de l'humain 103
Innocence animale. 107
Nuit de printemps au jardin. 111
Topsy et Shakespeare 115
Juin révolutionnaire. 119
Talisman de vie. 123

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Frontispice en couleur.

Topsy qui dort 32
Dans la prairie 48
Devant la mer 88
Tête blanchie. 96
Topsy qui veille. 112

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 JANVIER 1937
POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS DENOËL ET STEELE
PAR L'IMPRIMERIE CHANTENAY
15, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE,
PARIS.

MARIE BONAPARTE

TOPSY

CHOW-CHOW AU POIL D'OR

DENOËL ET STEELE